

Ryane

2.0

©Valériane Baranger

© Illustratrice couverture :

Valy G.C.

© Auteur : Valy G.C.



© Copyright 2019

Tous droits réservés y compris les droits
de reproduction en totalité ou en partie.

ISBN – 19 : 979-10-96065-18-9

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

2019

A Perle,
Merci à toi ♥

Chapitre 1

En 2307, une quatrième guerre mondiale avait éclatée. L'Amérique et l'Europe, tout deux devenus, chacun de leur côté, un seul et même pays, se battaient pour s'approprier les autres terres. Et, bien évidemment, les contrées voisines ne tenaient pas à se faire happées par une seule ces deux puissances. De nombreuses pertes, des destructions, et bien sûr, un maximum de vies innocentes, furent à déplorer. Finalement, après plusieurs années, un accord fut enfin trouvé en l'an 2315.

Le président Américain se vit offrir une planète complète, en échange de l'incorporation, dans le pays Européen, de toutes les autres contrées de la terre-mère, hormis l'Amérique, évidemment. La

nouvelle terre étant même, plus grande que l'actuelle, la proposition fut acceptée. En souvenir de ce cadeau, le président Américain baptisa cette nouvelle planète par le nom de son collègue Européen, le président Howard Zalki.

La nouvelle Europe instaura alors la paix universelle, les voyages intergalactiques en toute sécurité, l'entente harmonieuse entre les pays et l'égalité pour tout le monde. Pas de différences sociales, pas de discrimination, de peau, de religion, de taille, de sexe ou de richesse. Un monde parfait, pas vrai ?

C'est ce qu'ils ont promis. Et c'est ce qu'ils prétendaient avoir.

La vérité était toute autre. Le fossé entre les pauvres et les riches se creusa de plus en plus. Les écoles redevinrent payantes, car les grands de ce monde voulaient s'assurer que leurs enfants ne côtoient pas de « prolétaires ». Ils agissaient comme si la pauvreté était un nouveau genre de peste. Une maladie contagieuse et surtout, dégoûtante. Ils ne voulaient pas être mit

devant le fait. Ils préféraient rester au chaud, dans leurs prisons dorées, et fermer les yeux sur la misère qui frappait à leur porte.

Le gouvernement fit alors construire les « villes sociales ». Dit comme ça, l'idée paraît merveilleuse. Des maisons gratuites pour que chacun ait droit à un toit, c'est ce qui était annoncé.

Encore une fois, tout était déformé. Il s'agissait de bidonvilles. Il n'y avait aucunes habitations. En revanche, ces « villes » se trouvaient à côté des dépotoirs. Alors, les pauvres ont récupéré tout ce qu'ils pouvaient pour se fabriquer leurs maisons. Au moins ça, c'était autorisé. De vieux containers troués, des tôles clouées ou ficelées les unes aux autres... les abris étaient petits, mais au moins, c'était sec quand il pleuvait. Certains étaient parvenus à récupérer de quoi se fabriquer des cuisinières qu'ils faisaient fonctionner au bois. Ou encore, réquisitionner de vieux matelas. Parfois même, ils pouvaient trouver des choses neuves, car les riches jetaient ce qu'ils ne voulaient plus avec une facilité

déconcertante. L'herbe poussait dans les chambres, étroites, où ils s'entassaient pour dormir au chaud. Pour se faire un peu d'argent, les jolies filles, et même certains garçons, avaient, pour seule solution, de vendre leur corps. C'était la seule chose pour laquelle les riches ne rechignaient pas à voir des pauvres dans la ville. Les enfants, encore innocents, arrivaient toujours à créer de nouveaux jeux. Ils aimaient aussi jouer au foot, avec, pour seul ballon, des boîtes de conserves.

Pourquoi ne pas se rebeller, me demanderez-vous ? Partir, et réclamer mieux ? Le problème, était qu'une fois entrés, ils ne pouvaient plus ressortir. Les bidonvilles étaient entourés de grillages, eux-mêmes surmontés de barbelés, et les portes étaient gardés. De quoi tenir les pauvres hors de vue de ces bonnes gens. Bien sûr, certains s'étaient révoltés, mais à par des morts et des blessés, il n'y avait jamais de résultats.

Moi, je suis né dans le bidonville de l'Est de la capitale. Ma mère, Olivia Silver, était une

femme d'une douceur exemplaire, mais elle pouvait aussi faire preuve d'une force de caractère qui aurait fait pâlir un général. C'est, en tout cas, ce que nous aimions penser. Elle était blessée à la jambe. A la suite d'une rébellion inattendue, le gouvernement avait neutralisé les casseurs. Puis, par « mesure de sécurité » ils avaient envoyé un peloton de l'armée au bidonville pour tirer sur tous les habitants. Il y eut plusieurs morts, et des centaines de blessés. Ma mère étendait son linge à ce moment, et reçut une balle dans la cuisse droite. Evidemment, aucun médecin n'acceptait de soigner gratuitement. C'était arrivé bien avant ma naissance.

A dire vrai, ma mère n'avait pas toujours été une habitante des bidonvilles. Nourrice, elle vivait tant bien que mal, dans un petit appartement étroit d'un quartier de la « classe moyenne ». Puis elle fut remplacée par un androïde. Elle perdit son emploi, ne parvint pas à en retrouver, fut alors dans l'incapacité de payer son loyer, puis

expulsée de chez elle, et, finalement, emmenée de force au bidonville.

Heureusement, les pauvres possèdent bien des richesses que les gens aisés n'ont pas : L'amour, la compassion, la solidarité et la pitié. Les autres lui ont tout de suite fait une place et elle y a rencontré mon père, Billy Silver. Ils se sont mariés, et elle a prit son nom. Les mariages dans les bidonvilles n'étaient pas de grandes fêtes avec une robe blanche et un repas incroyable. On faisait juste un peu plus de soupe d'ortie que d'ordinaire, tout le monde se réunissait, les deux amants se promettaient mutuellement l'amour et la dévotion, et tout le monde dansait au son des instruments faits mains. En vérité, ça n'avait rien d'officiel.

La soupe d'ortie était le seul plat que l'on pouvait se permettre. Pourquoi ne pas faire pousser des légumes ou des fruits ? Elever des poules ? Une loi passée en 2234 interdisait tout cela, à moins de déclarer chacun de ses plants. Et bien sûr, il y avait un impôt élevé à payer dessus. Quand j'étais

enfant, un de mes voisins fut surpris à faire pousser des légumes. Il avait deux pieds de carottes à côté du container qui lui servait de maison. Les soldats armés ont arraché ses plantations, avant de le trainer jusqu'au milieu du bidonville pour le tabasser jusqu'à ce que mort s'en suive... pour deux pauvres carottes. Puis, il y eu un rappel à l'ordre concernant la loi sur les plantations, et ils repartirent en laissant le corps sur place. Selon mes parents, ce n'était pas la première fois, alors ils se contentaient des orties, la seule plante dont les riches ne voulaient pas. L'histoire que je veux vous raconter commence alors que je n'avais qu'un an. En faite, c'était même le jour de mon anniversaire. J'étais le petit dernier de la famille, après mes sept frères et sœurs. Nous étions tous attablés, avec nos bols de soupe. J'étais sur les genoux de ma mère, qui me faisait manger en imitant l'avion avec ma cuillère, taillée à la main dans le bois, quand mon frère aîné, Owen, se leva soudain.

« Je pars. Avait-il déclaré.

—Quoi ? S'étonnait ma mère. Mais enfin, pour aller où ?

—Les gardes à l'entrée nous laissent sortir quand il s'agit d'aller travailler. Je vais trouver un emploi, gagner assez d'argent, et je reviendrais vous chercher.

—Mais, Owen, tu n'a que...

—J'ai seize ans depuis trois mois. J'ai atteints la majorité.

—Plus personne n'embauche, avait alors soupiré mon père. Reste ici.

—Je ne vais pas rester planté là, les bras croisés, à attendre qu'un riche se débouche les yeux ! Sérieusement, vous voulez vraiment finir votre vie comme ça ? Maman à besoin de soins, sa jambe s'infecte un peu plus chaque année !

—Tu ne réuniras jamais assez d'argent pour prendre soin de nous tous... c'est à peine si tu sais lire.

—Alors j'irais aussi ! »

Ellie se leva. Elle était la deuxième enfant de la famille, avec son jumeau, Toby.

« Tu n'a que treize ans ! Gronda notre mère.

—Dès que je serais majeur, et Toby viendra avec moi ! Si on réussit à tous trouver un travail, alors nous arriverons à nous en sortir !

—Ellie, tu sais bien le genre de travail proposé aux jolies filles comme toi...

—J'en trouverais un vrai ! Il y a bien des gens qui sont attachés aux traditions, non ? »
Ma mère se mordit la lèvre, et je la regardais sans comprendre. A cet âge-là, je n'avais pas réalisé ce qu'il se passait. Puis, les triplets, Kris, Freddy et Scotty, âgés de huit ans, annoncèrent qu'ils feraient la même chose.

Mes parents ne parvinrent pas à débattre plus longtemps, et accompagnèrent quand même Owen jusqu'aux grilles, où les militaires s'esclaffèrent, lorsqu'il annonça qu'il partait chercher un emploi. Cependant, ils ouvrirent quand même la porte du bidonville, l'invitant à « essayer ».



Chapitre 2

Trois longues années étaient passées. Je ne me souvenais pas du visage de mon frère, et si je savais qu'il existait, c'était uniquement parce que ma famille m'en parlait. Il n'était toujours pas revenu, et les jumeaux venaient de partir à leur tour.

Ma mère était désespérée. Elle passait ses journées à cueillir les fleurs sauvages qui poussaient un peu partout dans le bidonville, tout en surveillant la porte. Et malgré ses implorations, Kris, Freddy et Scotty étaient décidés à partir dans cinq ans, eux aussi.

Reconnaissant la mélancolie sur le visage de ma mère, malgré mon jeune âge, j'essayais de la consoler. Je l'accompagnais toujours pour cueillir des fleurs, essayant de lui trouver les plus belles. Mes préférées étaient

les coquelicots, mais ma mère préférait les églantiers.

Pendant notre cueillette, lors d'une journée ensoleillée, elle eu une idée folle. Dans l'espoir d'apercevoir mes frères et sœurs en ville, elle décida d'aller vendre ses fleurs. C'était autorisé car il s'agissait de fleurs sauvages. De plus, elle affirma qu'elles étaient très rares dans les villes bétonnées, et donc, les riches en voudraient surement. Ravi de voir ce sourire plein d'espoir, illuminer le visage de ma mère, je sautillais de joie à son idée et décidais de l'accompagner.

Tenant mon petit bouquet d'une main, et agrippant la jupe de ma mère de l'autre, j'arrivais au barrage quand les soldats nous stoppèrent.

« Où allez-vous comme ça ? Demanda l'un des gardes.

—Et bien, répondit ma mère avec assurance, vous voyez, je vais vendre ces fleurs. »

Les deux gardiens échangèrent un regard surpris, avant d'éclater de rire et d'ouvrir la porte.

« Et bien, allez-y, s'esclaffa l'un d'eux. Mais surtout ne troublez pas l'ordre public ! »

Je ne comprenais pas. Pourquoi ils se moquaient des quelques personnes qui essayaient de vivre décemment ?

La ville était à trente minutes à pieds, et je remarquais très vite l'absence de toute végétation sur notre route. Puis, arrivé entre les hauts buildings, je me demandais soudain pourquoi ma fratrie voulait absolument vivre là. Je voyais pour la première fois, les voitures volantes qui passaient au-dessus de ma tête, celles, au sol, qui roulaient dans toutes les directions. Les bâtiments étaient si immenses que l'ont apercevait même pas le sommet et les piétons marchaient sans regarder autour d'eux, les yeux fixés sur leurs pieds ou leur téléphone. J'avais l'habitude de voir mes parents se regarder avec un amour infini, qui brillait dans leurs yeux, et s'enlacer parfois pendant des heures. Les couples qui marchaient dans ces